Leonard, François
Le rêve

FRANÇOIS LÉONARD

LE RÊVE

POÈME DIALOGUÉ

EN 1 ACTE

■

COLLECTION FLAMBERGE

72. RUE DES CAPUCINS

MONS

Imprimerie coopérative, Cuesmes. — Gérant : A. Urbain.

Le Rêve

La Rêve

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Le Rêve

POÈME DIALOGUÉ

EN 1 ACTE

PAR

FRANÇOIS LEONARD

PERSONNAGES :

Le Poète

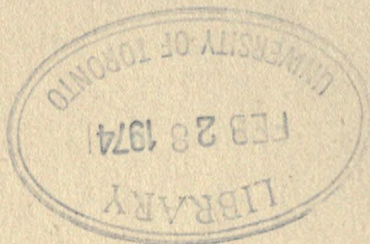
La Nuit

La Femme

L'Aviateur

Dans les coulisses : Voix des Sirènes

» » » Voix de la Lumière



SUR LA DIGUE D'OSTENDE.

A droite, le Kursaal et l'entrée de la Rampe-Ouest. A gauche, en courbe large, le garde-fou de la digue. Celle-ci, au premier plan, à gauche, forme angle et se prolonge vers la coulisse, parallèlement à la rampe de la scène ; au fond, à droite, elle contourne le Kursaal. Au second plan, à gauche, un escalier descend de la digue vers la plage. Au milieu de la scène, un banc circulaire entourant un lampadaire.

Au lever du rideau, **le Poète**, *en costume de soirée, est assis sur ce banc.*

Il est minuit. De rares et tremblotantes clartés palpitent encore à l'intérieur du Kursaal ; les réverbères de la digue semblent prêts à s'éteindre.

SCÈNE I

LE POÈTE (*seul*)

Plus personne... Plus rien... La foule est un mystère
Que rythment le soleil et puis la nuit ; la terre,
Obéissant à des lois d'ombre et de beauté,
Soulève, ainsi qu'un flot mouvant, l'humanité
Joyeuse, ardente et belle ; et c'est le jour... La vie
Chante un hymne de gloire ; éperdument ravie,
Elle vibre, tressaille, aime, espère, veut tout ;
Sa puissance l'exalte ; et son aile, partout,
A travers l'étendue où tremble ta crinière
O Pégase, te suit, et cherche la lumière...
Puis vient le soir mœlleux et plein de bruits discrets :
Murmures, gazouillis, baisers, sanglots, secrets
Dits à l'oreille, échos lointains, chutes de feuilles,
Soupirs de violons parmi les chèvrefeuilles,
Frissons de harpes dans l'éclat des salons d'or,
Voix de fontaines, de cascades, d'eau qui dort
Et balbutie au loin dans des jardins de lune...
Et c'est la nuit complète... Espérée, opportune,
A pas silencieux, elle vient ; on l'attend ;
L'amour, le rêve, sont des pièges qu'elle tend
A la houle tardive et rieuse des hommes ;
Tout se tait ; tout s'apaise... Elle est là... Nous ne sommes,
Dans l'ombre du brouillard qui la cache à nos yeux,
Que les vagues sans fin d'une mer dont les dieux
Rythmeront à leur gré les tempêtes futures....

(*Il ferme les yeux*)

O douceur d'être seul... Loin de ces créatures
Frivoles, qui tantôt m'entouraient de chansons,
De phrases sans but et de gestes vains, laissons
Plutôt errer notre âme... Ainsi...

SCÈNE II

(Le Poète. — La Nuit)

La Nuit (*vêtue de noir — robe pailletée d'étoiles — arrive par le fond, à droite ; lorsqu'elle est près du Poète, elle l'appelle d'une voix douce :*)

Poète...

Le Poète (*à mi-voix :*)

Ecoute...

La Nuit (*se penchant sur lui*) :

Le philtre du sommeil, dans ses yeux, goutte à goutte,
A versé les derniers reflets du soir d'été...
Son âme est immobile... Il dort...

Le Poète (*en un souffle*) :

Obscurité.

La Nuit

Vêtu de noir, ainsi, tout de noir, oui, je l'aime...
Il ne saura jamais combien chaque poème
Qui sortit de sa plume au rire étincelant
Fut mon œuvre, oh jamais... Mais qu'importe à l'élan
Du cerveau que, jalouse, amoureuse, je laisse
S'éblouir, s'enivrer de joie et de jeunesse,
De vertus, de splendeurs et de désirs païens
Dans le miroir pensif d'autres yeux que les miens ?
A sa bouche, fleur close, et qu'un baiser de femme
Rouvrira tout à l'heure ? Au ciel d'ombre et de flamme
Que, sous chaque paupière, il réserve au long jour ?
Tout son bonheur de vivre ignore mon amour
Et le blesse et l'écrase au son de ses paroles
Dédaigneuses, sous la fierté de ses symboles
Humains... Et cependant, c'est moi, moi, toujours moi
Qui lui dicte les mots sonores de sa foi,

Les strophes du triomphe en marche des poèmes
Vêtus de pourpre et d'or, gemmés de diadèmes,
Ouvrant leur aile immense au souffle des clartés ;
C'est moi qui les ordonne en son cœur, ces beautés ;
Ces spectacles de vie et d'ombre et de lumière,
C'est moi qui les mûris en sa pensée altière
Et sculpte leurs contours, leurs gestes, leur décor ;
J'achève, à travers lui, l'harmonieux essor
Des choses que le jour rangea dans sa mémoire ;
Moi, je suis la bataille, et lui, c'est la victoire
Qui passe dans l'éclat magnifique et vermeil
Des étendards flottant sous les feux du soleil !
Il ne sait pas combien je l'aime ; il pense à l'autre,
Et sa bouche, ignorant quel supplice est le nôtre,
D'aimer comme je l'aime et sans espoir aucun,
Murmure un nom de femme en pensant à quelqu'un.
Moi, que suis-je pour lui ? Un peu d'ombre étoilée
Qui, divine et légère, impassible et voilée,
Parfois pose ma main sur son cher front brûlant...
Il ne saura jamais qu'il doit tout son talent,
Toute sa poésie heureuse à ma tendresse ;
Il ignore ma gloire et pense à sa maîtresse
Parce qu'elle est de chair et d'amour sensuel.
Moi, que suis-je ? Un peu d'ombre ! Et mon rêve éternel
Qui donne à sa pensée humaine l'harmonie
Ne compte pas dans l'ordre errant de son génie ;
Je ne suis rien pour lui, moi qui mets en ses vers
Parfois tout l'Idéal, parfois tout l'Univers,
Moi, la Nuit ! Moi dont l'âme émouvante n'existe
Qu'à travers le travail sublime de l'artiste
Qui traduit mon amour sans apprendre à m'aimer. .
Hélas ! Peut-être n'ai-je pas su le charmer,
Mais je l'aime, je l'aime !

(*Après l'avoir embrassé longuement, elle se relève, le contemple*) :

Il est beau !...

(Elle étend la main en un grand geste large qui éteint une à une, tout autour, les lumières ; juste au-dessus du banc, un dernier globe seul continue à brûler. Contemplant à nouveau Le Poète, La Ñuit se tait un instant, puis :)

Sur sa tempe
Frissonne un rayon pâle et doux... Dernière lampe,
Eteins-toi ; je le veux à moi seule...

(La lampe s'éteint ; obscurité complète)

(avec ferveur) :

Merci.

SCÈNE III

Le Poète ; Les Voix des Sirènes

(*Bientôt, une lueur verte, d'abord à fleur de sol, se répand au bord de la digue, à gauche, puis, peu à peu, elle gagne toute la scène et fait ressembler le Kursaal à un palais féerique, à une construction sous-marine de légende. Le Poète, encore assis sur le banc, a les yeux ouverts. Il est seul. Pendant toute la scène, les Sirènes restent invisibles.*)

LE POÈTE (*lentement*) :

La mer phosphorescente est belle...

UNE VOIX (*féminine, très musicale, appelant, et prolongeant la dernière syllabe comme en un sifflement de tempête*) :

Par ici...

(*Après un silence, le poète se lève.*)

LE POÈTE (*regardant la mer*) :

Les écailles des flots, par milliers, s'illuminent
Comme des joyaux verdâtres ; puis ils s'inclinent
Et meurent, et, plus loin, renaissent tour à tour
A la pointe écumeuse et fragile du jour
Nébuleux.

UNE AUTRE VOIX (*toujours d'un timbre enchanteur, à terminaison un peu tragique, comme précédemment*) :

Par ici... Par ici...

LE POÈTE

L'aube tremble
A l'horizon... C'est beau... Le ciel pailleté semble
Frémir, ainsi que l'ombre d'un gong merveilleux ;
Et l'on entend des doigts sur ce métal des dieux.

PLUSIEURS VOIX (*ensemble*) :

Par ici...

LE POÈTE (*allant vers le garde-fou, à gauche*)

Qu'est cela ? Le vent siffle et fait rage...
La mer pourtant est calme... On dirait un visage
Là-bas...

PLUSIEURS VOIX (*ensemble*)

Poète !

LE POÈTE (*reculant*)

Qu'ai-je entendu ?

LES MÊMES VOIX (*câlines*)

Viens à nous.

LE POÈTE

Une voix dans l'abîme, et la mer en courroux,
Et le vent, et l'appel des âmes innombrables...

UNE VOIX

Viens à nous.

UNE AUTRE

Nous t'aimons.

UNE TROISIÈME

Par ici...

UNE QUATRIÈME

Dans les sables

UNE CINQUIÈME

Viens à nous.

LE POÈTE (*épouvanté*)

C'est la Mort...

PREMIÈRE VOIX

Viens à nous.

UNE AUTRE

Par ici...

UNE AUTRE

Nos corps sont nus.

UNE AUTRE

Et beaux.

UNE AUTRE

Nous t'aimons.

UNE AUTRE ENCORE

Nous voici.

LE POÈTE (*reculant*)

C'est la Mort... C'est la Mort...

TOUTES LES VOIX (*ensemble, et très musicales*)

Nous sommes les Sirènes.

(*Silence. Après quelques secondes d'immobilité, le Poète, comme attiré par une force mystérieuse, se rapproche peu à peu de l'escalier qui descend vers la plage.*)

LE POÈTE

O Muses de la mer ! Muses aux souveraines
Et sublimes beautés !... Dans l'ombre, où votre voix
Traîne comme un parfum parmi des fleurs, je vois
Se dérouler le flot de vos cheveux que frise
La fraîcheur de l'écume en sa courbe surprise ;
Je vois vos chairs de nacre, et la grâce qu'en vain
La lourde vague oppose à leur rythme divin...
Je vous vois... Je vous aime... Attendez donc... J'approche

(*Il s'arrête juste devant l'escalier*)

Oh ! Vertige ! Bonheur ! Ivresse ! L'eau ricoche
Au flanc du piédestal qui porte leur palais...
O nymphes ! Je vous aime ! Attendez moi !

(*Il descend une ou deux marches, puis, brusquement, se rejetant en arrière*).

J'allais

Leur obéir ! Oh, ciel !

VOIX DES SIRÈNES

Nous voici !...

LE POÈTE

Leur voix douce

M'appelle...

VOIX DES SIRÈNES

Nous voici...

Le Poète

Dans la nuit qui me pousse,
Je sens le frôlement amoureux de leurs mains ;
Toute mon âme a soif de baisers surhumains ;
J'ai peur...

Voix des Sirènes

Nous t'attendons.

Le Poète

J'ai peur.

Voix des Sirènes

Les nuits sont brèves.

Le Poète

O Femmes ! Fleurs d'amour ! Fruits de volupté ! Rêves !
(*A ce mot, tout retombe à l'obscurité. Un court silence*).
Horreur nocturne de la Mort... Obscurité
Farouche.... Et toi, forme intangible ? Affinité
Cruelle entre nous et les dieux... Va donc... Arrière !
A moi, Réalité !... A moi !... A moi, Lumière !

(*Une à une, toutes les lampes du Kursaal et de la digue s'allument, tandis qu'on entend de-ci de-là, dans les coulisses, diverses voix aigres et sautillantes* ; *ces voix vont crescendo* :)

Première Voix

Je suis le feu
Qui passe
Striant de bleu
L'espace
Et de mon jeu
J'agace
La mer au flot vermeil.

Deuxième Voix

Je suis l'âme électrique
Qui rit, frissonne et pique ;
Ma joie ivre et magique
Insulte le soleil.

TROISIÈME VOIX
D'une bulle écarlate,
Lumineuse, j'éclate.

QUATRIÈME VOIX
Je me moque du froid.

DEUXIÈME VOIX
Sous les fresques illustres
Je danse dans les lustres.

QUATRIÈME VOIX
Tout vibre autour de moi.

TROISIÈME VOIX
Je griffe
L'hiéroglyphe
Que l'ombre tord,
Et, nette
Je projette
Mes flammes d'or !

PREMIÈRE VOIX
De tous côtés, regarde,
Loin de toi l'ombre fuit.

CINQUIÈME VOIX (*haut*)
Veux-tu que je poignarde
La nuit ?

(*A ce moment, le dernier globe — celui au-dessus du banc — s'allume*).

SCÈNE IV

(Le Poète — La Nuit)

(*En pleine lumière, le Poète est assis, la tête entre les mains et les coudes sur les genoux. Sur le banc, derrière lui, la Nuit, assise aussi et immobile, l'observe*).

LE POÈTE (*levant la tête*)
Non, Lumière...

LE NUIT (*à mi-voix* :)
e t'aime.

LE POÈTE
Ame divine et sombre,
Je la sens ; elle est là qui veille en la pénombre
Et m'offre le parfum de ses lourds cheveux noirs...

LA NUIT (*à mi-voix* :)
Je t'aime, ô mon Poète...

LE POÈTE
Il tremble dans les soirs
Quelque chose d'exquis que trop de clarté blesse...

LA NUIT
Je t'adore.

LE POÈTE
On dirait une âme de déesse
Que la lumière humaine écrase sans pitié.

LA NUIT
Je tremble, ô mon aimé... L'ombre recule.

LE POÈTE
Ayez
Moins de magnificence, aujourd'hui, je vous prie,
Tulipes de cristal,
(*la lumière pâlit*)
floraisons de féerie,
Claires gouttes de lune, (*idem*)
(*idem*)
et vous, groseilles d'or.

(Il ne reste plus, à présent, qu'une lumière très pâle, comme au commencement de l'acte ; au-dessus du banc, la lampe s'est éteinte).

Car c'est l'heure paisible et mourante où l'accord
Des splendeurs de la terre et du ciel s'harmonise ;
L'heure douce où la vie, égarée, imprécise,
S'éloigne dans la brume ; où tout paraît plus beau,
Plus vaporeux ;

(Il met la main sur ses yeux)

C'est l'heure où la paix du cerveau,
Mystérieusement, et merveille à merveille,
Elabore sans bruit l'avenir qui s'éveille
Dans le souffle divin d'un poème inconnu...

(Un temps)

SCÈNE V

(Le Poète — La Nuit — L'Aviateur)

(*L'aviateur arrive par la droite, premier plan ; il passe, puis s'arrête*).

L'Aviateur (*au poète* :)
Mon cher, je suis heureux de t'avoir reconnu
Car, vraiment, tu semblais perdu dans tes pensées...

Le Poète (*se levant, et lui tendant la main :*)
Cher ami.

L'Aviateur
Tu rêvais de phrases cadencées ?

Le Poète
Je l'avoue.

L'Aviateur
Après tout, cela vaut mieux encor
Qu'obéir au frisson d'un dangereux essor
Mathématiquement empanaché de toiles.

Le Poète
Pourquoi donc ?

L'Aviateur
La Pensée est plus près des étoiles,
Bien plus noble et plus haute en tout ce qu'elle fait.

Le Poète
Mais ton aéroplane est un bijou parfait ;
C'est un vivant poème.

L'Aviateur
A tes yeux.

Le Poète
Un chef-d'œuvre.

L'Aviateur
Tu crois ?... J'ai fait tantôt une fausse manœuvre
Et, malgré le triomphe aisé de mon orgueil,
Le poème risquait de n'être qu'un cercueil.

LE POÈTE

Cependant, je t'ai vu descendre, l'âme en fête.

L'AVIATEUR

Sans doute.

LE POÈTE

Mais alors ?

L'AVIATEUR

Dans la foule inquiète
Qui tremble, qui s'exalte et vibre tour à tour
De joie et d'épouvante, il suffit d'un retour
Apparemment heureux...

LE POÈTE

Mais ta vie était sauve.

L'AVIATEUR

Ma vie !

LE POÈTE

Et j'étais fier de la voir dans l'air mauve,
Minuscule, fragile, héroïque, sans peur,
Lutter contre le vent... et le vaincre !

L'AVIATEUR

En l'horreur
Toujours inavouée, hélas, d'une agonie.

LA NUIT

C'est là, précisément, la grandeur du génie.
L'aile qui se soulève et frôle le danger,
Comme une strophe d'or, a le vol plus léger
Lorsqu'une âme y palpite, y souffre, y désespère.
Tout le bonheur humain ne vaut pas la chimère
D'atteindre, par delà l'effort silencieux,
Un peu de l'infini resplendissant des cieux.

LE POÈTE

Ecoute...

L'Aviateur

Cette voix ?

Le Poète

L'entends-tu ? C'est la gloire
Dont l'âpre passion t'appelle à la victoire.

La Nuit

Le désir et l'effort, la ferveur et l'élan
Parfois exacerbé d'un espoir violent
Mettent au cœur de l'Homme une ivresse divine.

Le Poète

C'est la voix du triomphe. Ecoute.

L'Aviateur

Je devine
Ce que je devrais faire... et je n'ose.

Le Poète

Pourquoi ?

L'Aviateur

Je devrais, d'un mensonge éclaboussant l'effroi,
Dans l'ombre du danger qui partout m'accompagne,
M'affirmer intrépide ; or, le doute me gagne ;
Je n'ai plus confiance en ma force ; et mon cœur...

Le Poète

Hésite ?

L'Aviateur

Craint parfois de n'être plus vainqueur.

Le Poète

Songe à l'éclat de l'heure héroïque et suprême.

La Nuit

Sois plus fort que le doute et plus grand que toi-même ;
Aujourd'hui plus qu'hier, demain plus qu'aujourd'hui,
Sois digne du destin que ton orgueil poursuit.

LE POÈTE

Songe à l'infini bleu de ton rêve, à la joie
De la conquête !... Songe au bonheur !

L'AVIATEUR

C'est la proie
Que je me suis choisie et que je cherche en vain

LA NUIT

Ta proie ?

L'AVIATEUR

Oui !

LE POÈTE

Sois sublime !

L'AVIATEUR

En son frisson divin,
J'aurais voulu planter l'or rouge de mes griffes.

LE POÈTE

Quand son nom dans le ciel s'allume, tu le biffes ;
Poursuis ; tu peux l'atteindre

L'AVIATEUR

« Audace et Volonté »
Tels sont les deux ressorts de mon être exalté !

LE POÈTE

Sur ton oiseau de toile et d'acier, dans l'or vierge
Des matins éblouis dont le soleil émerge,
Tu dépasseras l'aigle en son vol éperdu.

L'AVIATEUR

J'irai, trouant le ciel d'un geste inattendu,
Conquérir dans l'Olympe où le jour se colore
Les secrets merveilleux et riches de l'aurore ;
J'enivrerai mon âme aux sources d'orgueil pur
Et lorsque je verrai se dresser dans l'azur
La Mort qui, m'étreignant, brisera mes deux ailes,
Je crierai « J'ai joui des splendeurs éternelles ! »

(*Pendant ces derniers vers, une jeune Femme, vêtue de rose, s'est approchée par la gauche, premier plan.*)

SCÈNE VI

(Le Poète — L'Aviateur — La Femme — La Nuit)

LA FEMME

Bravo !

LA NUIT

Pauvre héroïsme, étroitement humain !

LA FEMME

J'irai vous voir partir. Quand partez-vous ?

L'AVIATEUR

Demain.

LA FEMME

Par tous les temps ?

L'AVIATEUR

Par tous.

LA FEMME

J'admire ce courage.

L'AVIATEUR

Je vaincrai la tempête, et, s'il le faut, l'orage,
Afin que vos beaux yeux, Madame, soient charmés.

LA NUIT

O désirs d'Idéal trop souvent déformés !
Gestes vers l'Infini, vers l'Absolu... Chimères !

LE POÈTE (*à l'Aviateur* :)

Gloire à tes ailes d'or !

LA NUIT

Elles sont éphémères.

LA FEMME

Gloire au triomphateur !

LA NUIT

Poète, gloire à toi !

L'Aviateur

« Plus haut, toujours plus haut ». Telle sera ma loi.

Le Poète

Nous te suivrons des yeux et de l'âme.

La Nuit

En son geste,
C'est toi seul, toi que j'aime, ô toi rêveur qui reste
Immobile dans l'ombre inquiète du sol,
C'est toi qui planeras dans l'éclair de son vol !

Le Poète

En plein soleil !

L'Aviateur

J'irai, déchiquetant les nues
Car je veux savourer les affres inconnues
De la course à l'abîme et du bonheur mêlés.

Le Poète

En plein azur !

La Femme

Cela doit émouvoir !

L'Aviateur

Ailés,
Les sentiments, au ciel, se dispersent.

Le Poète

La vie,
Souple, libre, orgueilleuse, étonnée et ravie,
Doit s'y sentir plus noble et plus douce à la fois ;
Et ce doit être exquis, de planer...

La Femme

Que d'exploits
Restent à vaincre encore, en l'histoire héroïque
De ces essais vertigineux !

L'Aviateur

Ceci m'explique
Que, malgré le danger, vous-même, espérez mieux.

La Femme (*avec admiration*)

Vous vivrez donc pour vaincre ?

L'Aviateur

Et je mourrai joyeux
Si votre âme, un instant, fière de mon audace,
En me voyant mourir...

Le Poète

Toi ?

La Femme

Vous ?

L'Aviateur

Quoi que je fasse,
Un jour, sous le moteur ensanglanté, tordu,
Ma vie exhalera, dans son rêve éperdu,
Le secret d'un espoir qui vibrait en mon âme.

Le Poète

Qu'est-ce à dire ?

La Femme (*inquiète*)

Parlez donc.

L'Aviateur

Je ne puis, Madame ;
Il faut vaincre d'abord ; adieu.

La Femme (*avec amour*)

Non ; à demain.

L'Aviateur (*au Poète*)

Et toi qui du bonheur me montras le chemin,
Sache que l'oiseau clair aux deux ailes d'étoffes
Est moins libre, en plein ciel, que l'envol de tes strophes,
Puisque leur âme seule, harmonieusement,
Atteindra sans effort et sans étonnement
Ce que mon désir cherche au delà de la vie...
Adieu.

Le Poète (*lui serrant la main*)

Nous planerons ; notre âme inassouvie
Conquerra des trésors invisibles mais tels
Qu'ils nous rendront enfin, quelque jour, immortels,
Et ce sera ta gloire.

L'Aviateur

Et ton œuvre, ô Poète !
A demain.

(*à la Femme*)

Au revoir.

(*Il s'éloigne par la gauche, 1er plan*).

La Femme (*le suivant des yeux avec amour*)

A bientôt.

SCÈNE VII

(Le Poète — La Femme — La Nuit)

(*Tandis que* la Femme *s'assied,* la Nuit *se lève et s'approche du Poète*)

LA NUIT (*suivant le Poète pas à pas, lui murmure presque à l'oreille*)

Inquiète
La Pensée éternelle, errant dans l'Infini,
Par l'élan de ta voix que j'adore, a fourni
L'orgueil de la victoire à l'Homme minuscule ;
Tu l'as rendu plus grand, toi dont l'amour recule
Au souffle de la Nuit qui t'aime dans l'air bleu ;
Ne fuis pas ; je t'adore, et mon amour ne veut
Que te parfumer l'âme ; écoute ; je frissonne ;
Je t'admire et je t'aime ; oh, bien mieux que personne,
J'apaiserai d'un mot la fièvre de ton front.

LA FEMME (*au Poète*)

Tu te tais ?

(*Le Poète, à cette voix, tressaille*)

LA NUIT (*au Poète*)

Ne crains rien ; mes baisers ne feront
Que te rendre plus grave en ce décor nocturne
Afin que la pensée ardente et taciturne
De l'envol dont tes yeux déjà sont éblouis
Se transforme en une œuvre aux rythmes inouïs.
Je veux que ton génie impénétrable et vaste
Frémisse plus heureux et plus enthousiaste
Dans l'ombre où tu créeras, loin des réalités ;
Car tu portes en toi d'innombrables beautés
Dont le cortège rouge et somptueux flamboie
Dans la nuit de ton cœur et dans l'or de ta joie ;
Viens, le silence écoute, et le ciel s'est penché
Vers ton rêve ou sommeille et murmure Psyché ;
Viens ; ton âme s'exalte ; il lui faut, en poèmes,
Vivre son faste ; oh, viens, puisque déjà tu m'aimes...

(*Pendant les derniers vers, le Poète s'est lentement rapproché de* la Femme ; *avec amour, il s'est penché vers elle* ; *enfin, il lui donne, sur la bouche, un long et silencieux baiser.*)

La Nuit (*reculant soudain, étouffe un cri*) :
Ah !

La Femme

Ce cri ?

Le Poète

C'est le vent.

La Femme

On eut dit un sanglot.

Le Poète

C'est la fureur du ciel qui, déchirant le flot
Là-bas, dans le tumulte effaré de la houle,
Heurte la mer.

La Femme (*effrayée, tendant l'oreille*) :

Encor ?

Le Poète

Chaque vague s'écroule
Et chante et se soulève et sanglote à nouveau.

La Nuit

Les étoiles, au loin, immobiles sur l'eau,
Comme de pauvres yeux pleurent, et leur lumière
Qui tremble dans l'espace ainsi qu'une prière,
Souffre d'être inutile, ô Poète.

La Femme

Entends-tu ?

Le Poète (*s'asseyant à côté d'elle*) :

Quand la mer, lasse enfin d'avoir tant combattu,
Caresse. à nos pieds même, ici, son agonie,
Sa primitive horreur se change en harmonie
Pour bercer ton corps souple...

La Femme (*inquiète*) :

On dirait, par moment,
Que l'ombre autour de nous, mystérieusement,
Se glisse, se rapproche et nous frôle et se traîne ;
On dirait... (*effrayée, elle se lève*).

LE POÈTE (*la retenant*) :
Reste.

LA FEMME
On dirait une forme humaine !

LE POÈTE
Mais ce n'est rien... Voyons... L'ombre t'effraie ?

LA NUIT (*à part, tristement*) :
Et lui
Seul ne me voit pas !

LA FEMME (*montrant la Nuit*) :
Regarde !

LE POÈTE (*tendrement ironique*) :
Enfant !

LA FEMME (*après un silence*) :
Que la nuit
Est cruelle et sournoise !

LE POÈTE
Et douce !

LA FEMME (*frissonnant*) :
Les ténèbres
Pèsent sur l'âme ici !... Partout, leurs murs funèbres
Ferment les horizons !

LA NUIT (*à la Femme*) :
Vois ! Dans l'ombre des cieux,
Parmi les velours noirs que dédaignent les yeux,
O Femme, l'avenir lumineusement vibre !

LA FEMME (*soudain charmée, fixe l'horizon, à gauche.*)
Là-bas !

LA NUIT
C'est ton espoir qui fier, joyeux et libre,
Emporte l'amour neuf dont tu cherches les lois ;
C'est lui, qu'en plein azur, en plein soleil, tu vois,
Malgré l'obscurité farouche qui t'oppresse,
Surgir à l'horizon dans un cri d'allégresse ;
Il vole, il bat de l'aile, il grandit, et ton cœur,
Partageant son triomphe, acclame le vainqueur.

La Femme

Demain ..

Le Poète

Dieu ! Ta main tremble...

La Nuit

O Femme, suis ta route !
Sois infidèle ainsi que tu le veux !

Le Poète (*à la Femme*) :

Quel doute
Dans ton âme a-t-il mis ce frisson ? Réponds-moi.
Que crains-tu ? Je me perds au bord de ton émoi
Comme un oiseau craintif suspendu dans les nues
S'égare en la tempête aux forces inconnues ;
Tu m'attires ; tu fuis ; tu trembles ; l'or léger
De tes cheveux palpite, et je te vois songer
A notre amour qu'en vain tu sembles contredire.
Réponds-moi. Le secret qui parle en ton sourire
Se cache dans la crainte errante de tes yeux ;
Ton visage s'attriste et ton cœur est joyeux ;
Tu m'aimes, et pourtant ton regard se dérobe ;
Je ne sais quel orgueil, au travers de ta robe,
Repousse le passé qui rêve autour de nous.

La Nuit

Qu'importe le bonheur au rythme clair et doux
Quand l'idéal fulgure au plus profond des âmes ?

La Femme

Je veux. .

Le Poète

Rappelle-toi combien nous nous aimâmes...

La Femme

Je veux vivre à présent.

Le Poète

Vivre ?

La Femme

Dans la fierté
Merveilleuse...

Le Poète

De quoi ?

La Femme

De la réalité !

Le Poète

Viens donc, alors !

La Femme (*à mi-voix*)

Non.

Le Poète

Viens, jouissons de la vie
Puisque l'âpre désir d'aimer nous y convie !
Regarde ; la mer sombre et le ciel étoilé,
Jetant aux horizons leur rire ensorcelé,
Mêlent leur chevelure ardente qui s'embrase ;
Regarde ; leurs splendeurs s'unissent dans l'extase.

La Nuit

O Femme ! Ton espoir hésitant et cruel
Chercherait-il, dans un mensonge graduel,
D'abord le mot qui blesse et puis le mot qui tue ?
Ou bien...

Le Poète

Mais tu te tais ? Ton beau corps de statue
Frémit comme une harpe entre les mains des dieux.
Réponds-moi. Que prétend ton cœur silencieux ?

La Femme

Je veux vivre !

Le Poète

Viens donc !

La Femme

Non. Je veux que ma joie,
Libre enfin de ce rêve où notre amour se broie,
Plus vivante, s'émeuve et rayonne.

Le Poète

Comment ?

La Femme

Trop d'inconnu se mêle à notre sentiment.
Je veux fuir cet effroi d'infini qui me frôle,
Echapper à ce ciel penché sur mon épaule
Comme une forme obscure et lourde du destin.

Le Poète

Ce ciel là, c'est ton âme.

La Femme

O le rythme lointain
De la pensée en marche à l'horizon qui gronde !
Le mystère effrayant qui pèse sur le monde !
Les ténèbres ! La mort ! Le silence parfois !

Le Poète

Tout cela se disperse au son de notre voix
Et se peuple au contact de notre vie active.

La Femme

Ta parole elle-mème, inquiète et captive,
Réveille à chaque instant de lugubres échos ;
La force du réel, dans chacun de tes mots,
S'abandonne au frisson de l'ombre...

Le Poète

Mais je t'aime !

La Femme

Tu n'aimes que le rêve...

Le Poète

Ineffable et suprême,
Le rêve de mon cœur consistait à t'aimer.

La Femme

A travers l'infini qui seul peut te charmer.

Le Poète

Mais l'infini, c'est toi ! L'idéal, c'est toi seule !
Et tout ce qui me rend enthousiaste ou veule
En face du destin n'est que l'éclat joyeux
Ou triste, éblouissant ou sombre de tes yeux.
Je t'aime.

La Femme

Quelquefois, tu restes taciturne ;
Ta vie, étrangement, recueille au loin, dans l'urne
D'un espoir ébloui, les splendeurs du ciel mort ;
Tes phrases, tout à coup, dans l'ombre qui les tord,
S'unissent à l'énigme éternelle et troublante
Des choses...

Le Poète

Dont je vis.

La Femme

Dont moi je m'épouvante.

Le Poète

Mais pourquoi ? La beauté du soir autour de nous
Multiplie en bonheurs réels les désirs fous
Et tyranniques dont s'alimentent nos fièvres ;
Et le souffle éperdu de la mer, sur nos lèvres,
Docile à notre amour, se transforme en baisers.

La Femme

Je veux vivre.

La Nuit

Va-t'en !

Le Poète

Viens ! Les flots apaisés
Chantent, et le vent n'est plus qu'un battement d'aile
Très doux.

La Nuit

Va-t'en !

La Femme

J'ai peur...

La Nuit (*se dressant soudain*) :

Va-t'en donc, infidèle !

La Femme (*en un cri*) :

Dieu !

(*elle recule, épouvantée. — Au Poète*) :

Laisse-moi...

(*Le Poète, voulant s'élancer vers elle, est retenu par la Nuit.*)

Le Poète

Qu'as-tu ? Réponds donc !

La Femme (*affolée*) :

Laisse-moi...

Laisse-moi !

(*Elle fuit par la gauche 1er plan.*)

SCÈNE VIII

Le Poète ; La Nuit

(LE POÈTE (*reste un moment silencieux dans les bras de la Nuit ; puis*) :

Je ne sais quel trouble, quel émoi
Paralyse l'élan de mon âme qui saigne,
Mais ma douleur me semble douce ; elle dédaigne
De tenter l'impossible ; et les mots superflus
S'étouffent dans ma gorge et ne désirent plus
Même troubler la paix divine du silence.

LA NUIT

Sois heureux.

LE POÈTE

Des bras d'ombre absolvent ma souffrance
Et d'invisibles mains s'émeuvent sur mon front.

LA NUIT

Ce sont mes bras frileux, gemmés d'étoiles, dont
La fraîcheur parfumée et jeune te caresse ;
Ce sont mes mains frissonnantes dont l'allégresse,
A travers ta pensée où meurt le souvenir,
Rallume en toi l'orgueil, maître de l'avenir.
Sois sublime. Il le faut. L'amour humain n'emporte
De l'âme triomphante et réellement forte
Que le regret furtif d'un frisson mensonger.
Ton bonheur est plus grand ; sache l'interroger.

LE POÈTE

Mon bonheur ! Ironie !

LA NUIT

En ton âme, il sommeille.

LE POÈTE

L'amour a tout brisé dans mon cœur.

LA NUIT

O merveille !
Tu vas pouvoir penser, resplendir !

Le Poète

Je l'aimais.

La Nuit

Te voilà libre, heureux et plus grand désormais !

Le Poète

L'aveu de son regard dont j'ai compris la flamme
M'est entré dans le cœur, tantôt, comme une lame ;
C'est l'autre qu'elle adore à présent ; j'en suis sûr.

La Nuit

Mais ce qu'elle aime en lui, c'est ton rêve ! En l'or pur
Des nuages parfois effleurés d'un coup d'aile,
C'est l'essor de ton âme encor qui se révèle !
L'aéroplane aux nerfs métalliques, là-haut,
N'atteint qu'un horizon rêvé par ton cerveau
Pour servir, si tu veux, de base à ta pensée !
Ta joie au rythme clair, ta douleur convulsée,
Vivent dans l'infini splendide du ciel bleu !

Le Poète

O rêves !

La Nuit

Rêves aux grandes ailes de feu !

Le Poète

Là-bas, son âme douce et cruelle...

La Nuit

Et ternie
Cherche en d'autres clartés leur suave harmonie.

Le Poète

Elle l'aime.

La Nuit

Elle veut fuir ton amour loyal
Et se brûle aux reflets de ton propre idéal ;
Elle désire un vol dont la grâce rayonne
Et c'est ton pauvre amour expirant qui lui donne
La dernière beauté de son illusion.

LE POÈTE

Je l'aimais.

LA NUIT

Son espoir n'était qu'un papillon.

LE POÈTE

Je la croyais plus franche et plus noble et meilleure.

LA NUIT

Mais l'amour d'une femme est fragile ; il effleure,
Il s'envole ; on ne sait, lorsqu'il fuit tout à coup,
Vers quel but, ni pourquoi, ni comment, ni par où
Son trésor de bonheur se réduit en fumée.

LE POÈTE

Dans la douceur du soir, comme une robe aimée,
Son souvenir me frôle encore étrangement.

LA NUIT

Tu l'aimes malgré tout ?

LE POÈTE

Oui, chaque battement
De mon cœur me la rappelle.

LA NUIT

Sans espoir ?

LE POÈTE

J'aime
Cet ardent souvenir plus que l'amour lui-même ;
Mon âme, loin des sens, plane ; et je comprends mieux,
Loin des fleurs de sa chair et du feu de ses yeux,
Sa destinée encore à la mienne asservie.

LA NUIT

Ta pensée a compris la beauté de la vie...

LE POÈTE

Dont l'espoir éternel forme l'unique loi.

La Nuit

C'est grâce à ta douleur enfin...

Le Poète

C'est grâce à toi,
Conseillère invisible et présente et sereine,
Qu'enfin la vérité de l'espérance humaine
A ranimé l'orgueil de mon être angoissé.

La Nuit

L'avenir sortira des cendres du passé.

Le Poète

Déjà, mon souvenir prend des formes plus belles...

La Nuit

Et tu peux les changer en splendeurs éternelles.

Le Poète

Mais toi, dont la voix chante, éparse dans l'air bleu
Comme un hymne multiple et grave qui m'émeut,
Toi, dont la vie étrange électrise mon âme
Et verse à ma douleur l'harmonieux dictame
De ton amour, de ta bonté, de ta vertu,
Toi que j'aime, toi que j'attends, qui donc es-tu ?

La Nuit

Je suis la Poésie ; en mes bras souples, l'ombre
Et la lumière, au gré du rythme ou bien du nombre,
Composent des accords dont tu restes surpris ;
Doux comme des baisers, vibrants comme des cris,
La pourpre, le métal, le velours et la soie
Des syllabes, des mots, des phrases, à ma joie
Ainsi qu'à ma douleur suspendent leurs bijoux,
Car je suis l'Harmonie aux gestes purs et doux.

Le Poète

Pardonne, mais au fond du secret de mon être
Quelque chose est en moi qui voudrait te connaître,
Qui t'aime, qui t'appelle, et qui se sent puni
De désirer en vain, sans cesse, l'Infini.

LA NUIT

Tais-toi.

LE POÈTE

Je souffre.

LA NUIT

Tais-toi.

LE POÈTE

Je t'aime.

LA NUIT

O folie !
Tu ne m'a jamais vue.

LE POÈTE

Orgueilleuse et jolie,
Dans mon cœur ton image a grandi ; je te vois ;
Je t'aime ; le frisson adoré de ta voix
Impose à ma pensée une splendeur nouvelle ;
Je me sais éphémère, et te sens éternelle,
Mais je t'offre ma vie et t'implore à genoux.
Réponds-moi.

LA NUIT

Je ne puis.

LE POÈTE

Mes rèves sont-ils fous ?

LA NUIT

Je suis la Joie humaine...

LE POÈTE

Et ton rire m'exalte.

LA NUIT

Mais aussi la Douleur au masque de basalte,
Immobile, pleurant dans l'ombre de ton deuil.

LE POÈTE

Même alors tu frémis à travers mon orgueil.

LA NUIT

Car bien mieux que la vie, étant son Espérance,
J'amalgame ses deux aspects en mon silence
Afin que ton bonheur, avide de beauté,
Magnifie en rêvant cette dualité.

LE POÈTE

Tu m'aimes ?

LA NUIT

Sans espoir.

LE POÈTE

Ardemment ?

LA NUIT

Je l'avoue.
Mais déjà, sur la mer nébuleuse, se joue
La clarté de l'aurore au sourire cruel.

LE POÈTE

Qu'importe ?

LA NUIT (*reculant lentement vers le fond, à droite*)

Chaque étoile, hélas, meurt dans le ciel
Qui pâlit.

LE POÈTE

Viens. Je t'aime.

LA NUIT

Et le jour...

LE POÈTE

Ma déesse.

LA NUIT (*reculant de plus en plus*) :

Montant les degiés d'or de l'orient, me blesse ;
Mon front saigne ; mon cœur souffre ; je vais mourir.

Le Poète (*la suivant*) :

Dans l'air déjà plus bleu que je vois s'entr'ouvrir
Mystérieusement, ainsi qu'une corolle,
Je te devine enfin vivante, ô mon idole !

La Nuit (*reculant toujours*) :

Je meurs... Adieu... Je t'aime...

(*elle disparaît.*)

SCÈNE IX

Le Poète (*redescendant, seul*) :

Irréel, sous mes doigts,
Son corps a frissonné comme une ombre... Sa voix
Dans le silence, ainsi qu'un murmure de harpe,
S'est éteinte... Et mon âme, aux plis de son écharpe,
Prisonnière à jamais d'une beauté qui fuit,
A présent l'interroge aux confins de la nuit.

(*Il s'assied, ferme les yeux, puis, à mi-voix et plus lentement, continue*) :

Elle était douce et belle. En l'énigme de l'heure,
Elle rendait la vie imprécise et meilleure
Que la réalité violente du jour.
Comme un baume, l'orgueil pensif de son amour,
Apaisant le mystère étoilé de l'espace,
Dans la pénombre molle épandait une grâce
Faite de gloire humaine et de divinité...

(*Peu à peu, le jour se lève*)

C'est étrange... Il me semble, ô jalouse clarté,
Que tu détruis en moi son âme harmonieuse...
Déjà l'aube s'avance et la vie oublieuse
Emporte mon extase en un lointain d'exil...
Mais il me reste au cœur comme un parfum subtil,
Au front comme un baiser d'une fraîcheur exquise,
Et là-bas, dans la brume, où tout s'idéalise,
Je vois pâlir la robe errante de la Nuit...

(*Après un silence, le Poète s'éveille et admire le spectacle qui s'offre à ses yeux*):

Oh ! cet horizon rouge où bientôt, comme un fruit,
Mûrira le soleil ! Oh ! la mer qui soulève
Ses flots d'or et de nacre ! Oh, plus vaste qu'un rêve,
La splendeur de la vie enivre enfin mes yeux !...
Mais si ma voix s'exalte en un essor joyeux
Devant l'apothéose éternelle du monde,
C'est que mon cœur s'abreuve à la source profonde,
Au besoin idéal d'un rêve inachevé,
Et que je suis plus fier de vivre, ayant rêvé !

RIDEAU